

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 106 (2003)

Artikel: Les Hugo, une famille tragique ?
Autor: Michel, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

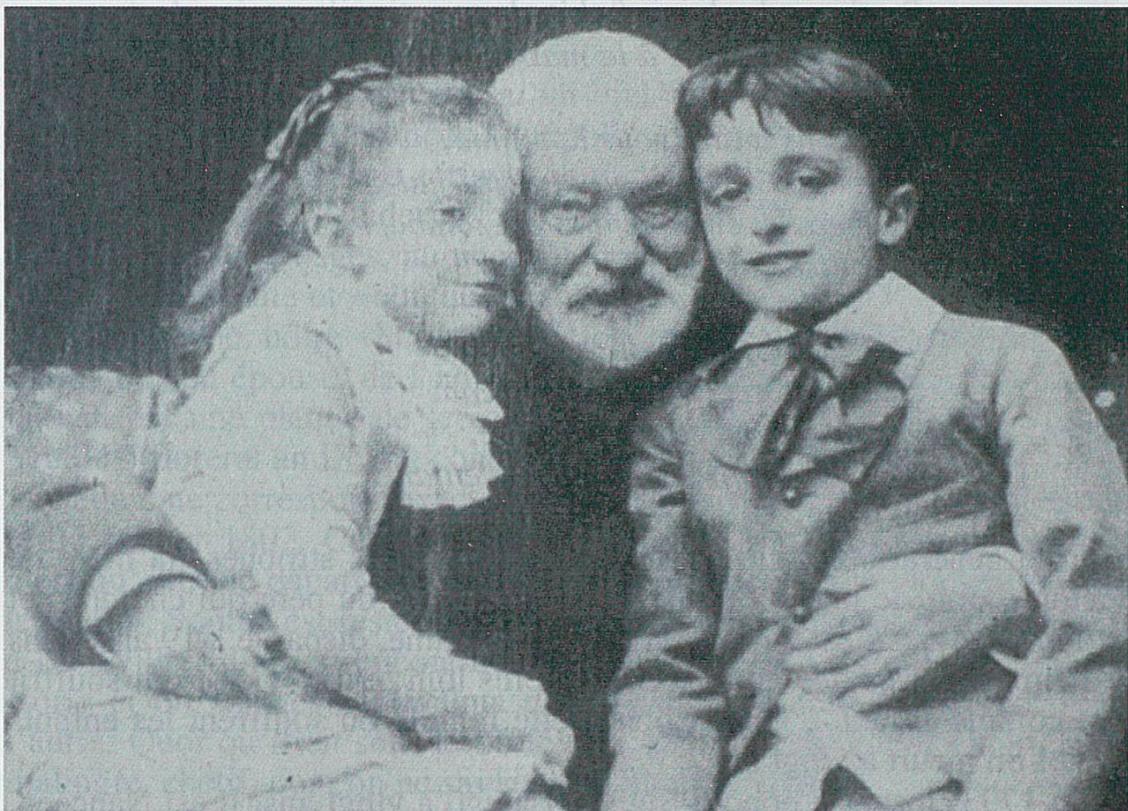
Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Hugo, une famille tragique ?

Jean Michel

L'année littéraire 2002 a été marquée par de nombreuses manifestations inspirées par le bicentenaire de la naissance de Victor Hugo. L'auteur du texte qu'on va lire a lui-même présenté, dans le cadre de l'U3 de l'université de Neuchâtel, une série de conférences en différents endroits de Suisse romande, ainsi qu'à Bâle et à Berne. Ses interventions orales s'étendaient sur une heure trente et permettaient des parenthèses, des remarques, des anecdotes et des digressions que la forme écrite n'autorise pas, sous peine de longueurs. Ce texte est donc raccourci et élagué; il se concentre sur l'essentiel qui est de répondre, dans la mesure du possible, à la question posée par le titre. Le lecteur ne trouvera donc aucun jugement, aucune allusion sur l'œuvre de l'«Echo sonore du XIX^e siècle», mais fera plus ample connaissance avec sa famille. Certes, Victor en reste le personnage principal. En effet, on ne parlerait pas des Hugo si l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, d'*Hernani* et des *Contemplations* n'avait pas existé.



Victor Hugo et ses deux petits-enfants. L'auteur a environ 75 ans. A ce moment-là, la famille Hugo a déjà été terriblement éprouvée. Victor a enterré ses parents, naturellement; mais aussi ses deux frères, sa fille Léopoldine, son épouse, ses deux fils. Il ne lui reste qu'une fille: elle est folle, internée à Saint-Mandé.

Le 5 août 1873, Edmond de Goncourt a passé la soirée chez Madame Charles Hugo, Alice, la belle-fille de Victor. Il y a rencontré l'auteur des *Misérables* entouré de ses petits-enfants, Georges et Jeanne. Rentré chez lui, il ajoute une longue page de notes à son *Journal*. Ses observations se terminent ainsi: «Resté seul, je me mis à songer à cette famille, à ce père, à ce génie, à ce monstre, à cette première fille morte noyée, à cette seconde enlevée par un Américain et ramenée folle en France, à ces deux fils, un mort, l'autre mourant, à cette Madame Hugo adultère... enfin à cette Juliette, cette Pompadour du poète, poursuivant encore, à l'heure qu'il est, de ses baisers, le fils mourant. *Une Famille tragique*, c'est le titre qu'a donné le mourant à un roman qu'il a écrit, c'est le titre de la famille Hugo»¹.

Dans les *Contemplations*, recueil de 11 000 vers paru en 1856, après 13 années de quasi-silence littéraire, Victor Hugo livre au lecteur un long poème daté du 10 novembre 1846 et intitulé *Trois Ans après*. De ce poème, retenons, en manière d'amorce à notre réflexion et de plan les trois quatrains suivants :

*A vingt ans, deuil et solitude !
Mes yeux, baissés vers le gazon
Perdirent la douce habitude
De voir ma mère à la maison.*

*Elle nous quitta pour la tombe ;
Et vous savez bien qu'aujourd'hui
Je cherche, en cette nuit qui tombe,
Un autre ange qui s'est enfui !*

*Vous savez que je désespère,
Que ma force en vain se défend,
Et que je souffre comme père,
Moi qui souffris tant comme enfant !*

Cinq générations sont rassemblées en ces trois strophes : la mère de Victor, morte ; le poète à vingt ans, puis à l'âge du père qui cherche cet «autre ange qui s'est enfui», sa fille Léopoldine, disparue à 19 ans, dans des circonstances que nous décrirons plus loin ; enfin Victor qui souffrit tant comme enfant... Qu'est donc cette famille où souffrent les enfants et où l'on meurt à vingt ans ?

En 1793, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo a vingt ans. Il est Nancéen, d'une famille de cinq garçons qui tous font carrière militaire. Deux seront tués, deux finiront généraux. Nous sommes en deuxième année de République et les promotions arrivent vite, surtout pour des gens de

modeste extraction, mais ambitieux, partant braves. En 1793, Joseph est capitaine adjudant-major au 8^e bataillon de volontaires nationaux du Bas-Rhin. Il rencontre une petite Nantaise, plutôt chouanne, orpheline : Sophie Trébuchet. Elle se prétend fille d'armateur. Il semble que le père n'ait été que trafiquant de «bois d'ébène». Surtout, elle a vingt et un ans, étant née en 1772. Et comme à l'époque, à cet âge-là, on passait du statut de jeune à celui de vieille fille, Sophie fait au jeune officier, selon le langage un peu libre des Saint-Cyriens, le «coup du canapé». Elle réussit au point que le mariage aura lieu le 15 novembre 1797, à Paris. Brutus, c'est le nom républicain qu'a pris Joseph, un peu trop religieux, vient d'y être promu rapporteur au Conseil de guerre. Le couple aura bientôt deux enfants : Abel, en 1898, et Eugène, en 1880. Cette même année, l'officier Hugo connaît une nouvelle promotion. Il devient chef de bataillon et rejoint l'armée du Rhin à Lunéville. Ce déménagement est déterminant. A Lunéville, le jeune couple fait une triple rencontre qui va influer pour longtemps sur son avenir. Brutus et Sophie font la connaissance de Joseph Bonaparte, frère aîné du Premier Consul, du général Moreau, commandant de l'armée du Rhin et Moselle, et de son aide de camp, le général Victor Fanneau de la Horie. Retenons bien le nom de ce dernier. Sophie ne paraît pas lui être indifférente et réciproquement. Ainsi on s'invite, on passe de joyeuses soirées ensemble. On mène belle vie à Lunéville.

Malheureusement, ce n'est qu'un bref interlude, car le commandant Hugo est déplacé à Besançon. Léopold, et non plus Joseph ou Brutus, car les choses ont changé après le coup d'Etat du 18-Brumaire, avant de quitter la Lorraine, décide de faire encore avec Sophie une dernière excursion dans les Vosges, au mont Donon. Le temps est beau, le ciel est bleu, l'herbe haute et «quelque diable aussi le poussant», comme aurait dit La Fontaine, notre «hussard» décide, malgré une faible résistance légitime de son épouse, de l'honorer en pleine nature. L'assaut est attesté là-haut par une plaque de grès gravée portant cette inscription : «En ce lieu, le 5 floréal an IX, fut conçu Victor Hugo».

Cette date correspond exactement au 25 avril 1801. Or l'enfant est né le 26 février 1802. Cela fait dix bons mois ! Mystère ! Ce qui est sûr, c'est qu'entre le départ de son mari pour Besançon et le moment où elle le rejoint, Sophie est restée quelque temps seule, avec ses deux garçons, à Lunéville. Elle y a rencontré souvent le général Victor Fanneau de la Horie et on sait les sentiments que chacun des deux nourrissait pour l'autre. Quoi qu'il en soit, le 26 février 1802 naquit Victor Hugo, bébé malingre, chétif, dont on ne savait pas s'il allait vivre.

De plus, son arrivée au monde ne fit pas le bonheur du couple. Il comptait déjà deux garçons : on espérait une fille. Victor Hugo lui-même, plus tard, racontait : «Le moribond ne mourut pas. Quand il vit qu'on ne lui en voulait pas de pas être une Victorine et qu'au lieu de le



Inscription du Mont Domon.

renvoyer, on le retenait énergiquement, il se décida à vivre.» Quant au père... Dans une thèse soutenue par Geneviève Dormann, celle-ci affirme: «Seuls Dieu et Sophie connaissent la vérité.». Léopold, lui, est sûr de son fait. Dans une lettre du 19 novembre 1821, alors que Victor obtient ses premiers succès littéraires, le général Hugo lui écrit: «Créé non sur le Pinde, mais sur un des pics les plus élevés des Vosges, lors d'un voyage de Lunéville à Besançon, tu sembles te ressembler de cette origine presque aérienne et ta muse est constamment sublime.» Ne sent-on pas sous cette tournure emphatique germer l'hyperbole et l'antithèse hugoliennes du fils, pastichées par Reboux et Muller dans les aventures de *Colos-le-Nain et Mignonnette-la-Géante*? Victor écrira, plus tard:

*Car Dieu, qui dans mon sang, composé de trois races,
Mit Bretagne et Lorraine et la Franche-Comté,
D'un triple entêtement forma ma volonté.*

De ce fils de républicain, nous n'avons aucune trace de baptême dans les registres des familles bizontines. Les biographes évoquent, parfois, un filleul civil, dont le parrain s'appellerait Victor Fanneau de la Horie. Quoi qu'il en soit, la succession des prénoms interroge les curieux.

La famille compte maintenant cinq membres et la promotion qui devrait lui assurer un certain niveau de vie tarde à se manifester.

Après six semaines de séjour franc-comtois, les Hugo déménagent vers Marseille où, cette fois, les ennuis d'avancement se précisent. Pour tenter de les dénouer, le commandant envoie son épouse auprès de Joseph Bonaparte, via Victor Fanneau de la Horie. En effet, Moreau et son état-major ont rejoint Paris. Quelle aubaine pour Sophie ! La dé-marche dure treize mois.

Pendant ce temps, les deux garçons et le bébé ont suivi leur père de garnison en garnison. Dans une lettre du 13 décembre 1829, Victor Hugo écrira à son fils Charles : « J'ai été un enfant de troupe, inscrit au Royal Corse. » Il semble que cela ne soit pas tout à fait juste ; nous lui pardonnons cette fanfaronnade de jeune papa. Les retrouvailles du ménage Hugo-Trébuchet ont lieu en l'île d'Elbe et c'est le début de tribulations, d'aventures et de mésaventures qui vont durer quinze ans et que les enfants supporteront très mal.

Moi qui souffris tant comme enfant !

Que s'est-il passé ? Après sa longue ambassade, Sophie a rallié sa famille. Le père, hélas ! a une autre femme et ses fils une autre maman : Catherine Thomas. Après un mois de disputes, de discussions, la mésentente atteint son point de non-retour. Sophie embarque ses trois garçons et revient à Paris. Elle y vit chichement d'une maigre solde qui arrive par à-coups. De plus, Fanneau de la Horie se cache dans la capitale où il séjourne maintenant clandestinement, ayant été impliqué dans la conspiration royaliste de Moreau, de Cadoudal et Pichgru. Le pauvre Fanneau sera fusillé le 29 octobre 1812, au château de Vincennes.

A partir de 1804, le sort du père est intimement lié à celui de son supérieur, Joseph Bonaparte. Chacun se souvient que le Premier Consul, puis l'Empereur, remplaçait les souverains des pays conquis par des membres de sa famille. Ainsi Joseph devient successivement roi de Naples, puis d'Espagne. C'est même à Madrid que l'officier Léopold Hugo, devenu général, est anobli et reçoit le titre de comte de Siguenza, titre qui lui vaut une augmentation substantielle de la solde. L'anoblissement rejaillit naturellement sur l'épouse parisienne qui, comtesse, en profite pour louer les fameuses « Feuillantines ».

*Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé de hauts murs aux regards curieux...*

De 1804 à 1812, Sophie Hugo et ses trois garçons, entre les longs séjours parisiens, sillonnent les routes de l'Europe occidentale. En effet, au gré des humeurs du père, la famille se reconstruit, se brise, se rabiboche, se déchire à nouveau. Les enfants se retrouvent dans le sud de l'Italie, puis au centre de l'Espagne. Ils parlent italien, s'initient à

l'espagnol et vivent mal, très mal, ces situations instables au milieu des engueulades parentales. Tout se désagrège définitivement en 1812. La défaite, puis la retraite de Russie, la chute de Napoléon et ses séquelles ramènent tout le monde à Paris. Cette fois, la rupture est consommée; Sophie entame une procédure en divorce. Victor n'a que dix ans: il a vécu une décennie de désaccords bruyants. On comprend mieux, après cela, ce «Moi qui souffris tant comme enfant!»

Manque de chance! Louis XVIII, le successeur de Napoléon, en bon roi catholique, interdit le divorce. En 1818 enfin, la maman obtient, après six années de chicanes juridiques, une séparation de corps et de biens, la surveillance des enfants et une rente annuelle de Fr. 3000.—. Abel a vingt ans, Eugène 18 et Victor 16. Les deux derniers fréquentent les cours du lycée Louis-le-Grand et font déjà quelque bruit dans la République des lettres. Après trois ans de vie heureuse et paisible, Sophie meurt, le 27 juin 1821, à 49 ans, entourée de ses «chers garçons».

Joseph-Léopold-Sigisbert (Brutus), libre, épouse sa maîtresse. Ayant retrouvé les titres que la chute de Napoléon lui avait fait perdre: général de brigade, chevalier de Saint-Louis et officier de la légion d'honneur (celui de comte a disparu), il amorce une réconciliation avec ses fils qu'il n'a plus vus depuis neuf ans. Dans un but d'apaisement, ceux-ci répondent positivement à son désir de les rencontrer malgré la marâtre qu'Abel surnommait «Démon de l'enfer», Eugène «l'infâme créature» et Victor, tout simplement «l'étrangère». Tous trois perdront leur père quelques années plus tard: mais ils auront à supporter les caprices et les fantaisies de leur belle-mère pendant trente ans.

Dès le début de l'été 1821, les trois fils Hugo se retrouvent littéralement orphelins. Ils cherchent donc bien vite une âme sœur dans le but de fonder une vraie famille. Abel, l'aîné, épouse une amie d'enfance, Julie Duvidal de Montferrier. C'est une belle femme, fort cultivée, sensible aux beaux-arts. Elle peint et a laissé plusieurs portraits de la famille Hugo. Abel était destiné à la carrière militaire; mais très tôt, il participe à la rédaction du *Conservateur littéraire* de son frère et se fait connaître comme spécialiste de la littérature espagnole en traduisant en français le *Romancero*². Le couple Abel-Julie est sans histoire, et c'est bien le seul de la tribu Hugo. Quant à Victor, il épouse une amie du quartier des Feuillantines, Adèle Foucher. C'est, elle aussi, une fort belle fille, vive d'esprit et riche de talents. Elle dessine et peint avec succès.

Et Eugène? Le second fils du général, à ce moment-là, s'est déjà fait connaître par la composition d'une «Ode au duc d'Enhien», dernier représentant de la maison de Condé, fusillé sur l'ordre de Bonaparte. Pauvre Eugène! Amoureux secrètement d'Adèle, il sombre dans la démence le jour même du mariage de son frère cadet. Interné à Charenton, il y mourra, en 1837, après 15 ans d'asile.

Revenons donc à Victor et à sa chère Adèle. Les premières années de vie commune sont merveilleuses. Tout se gâte déjà après dix ans. Et pour cause. Le plus jeune des Hugo, il faut bien le dire, il s'en vante lui-même, n'est pas seulement un écrivain prolix et dont le succès va de jour en jour grandissant, il est aussi une superpuissance sexuelle. De 1822 à 1832, Adèle est constamment enceinte. Elle lui donne quatre enfants, deux filles et deux garçons.

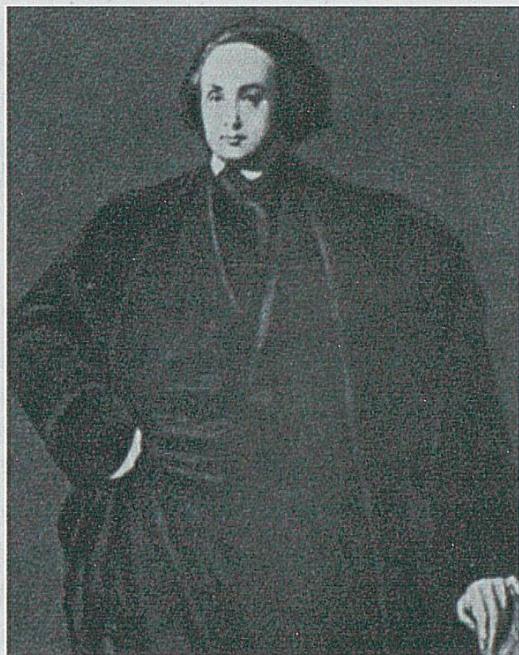
Mais, entre-temps, elle fait une fausse couche et on enterre un enfant mort-né. Dès 1832 donc, le couple se délite. Victor s'éprend de plusieurs maîtresses et Adèle, épuisée, se réfugie dans les bras d'un ami de son mari, l'écrivain Charles-Augustin Sainte-Beuve qui racontera leur aventure dans un roman, *Volupté*.

Le début des années 1830 est donc catastrophique pour le ménage de Victor. A fréquenter le théâtre de la Porte Saint-Martin, où l'on monte *Lucrèce Borgia*, le jeune auteur d'*Hernani* rencontre une nouvelle actrice, toute fraîche sortie des cours : Juliette Drouet. Lui qui avait tant souffert comme enfant, très étonnamment reproduit chez lui le même schéma que celui qu'il avait connu. Quant à Adèle, «cette Madame Hugo adultère» d'Ed. de Goncourt, peut-on la blâmer ? N'a-t-elle pas trouvé en Sainte-Beuve une parade aux excès de son hussard ? Certes, l'affection subsiste entre les deux êtres, à cause des enfants, mais la passion s'est éteinte. Qui est donc, parmi tant d'autres amantes, Juliette Drouet, «cette Pompadour» ?

Une seconde épouse, puisque dès 1834, Victor et elle feront chaque année et jusqu'en 1882 «leur voyage de noces annuel». Une seconde



Adèle Hugo par Louis Boulanger,
Musée Victor-Hugo (1834).



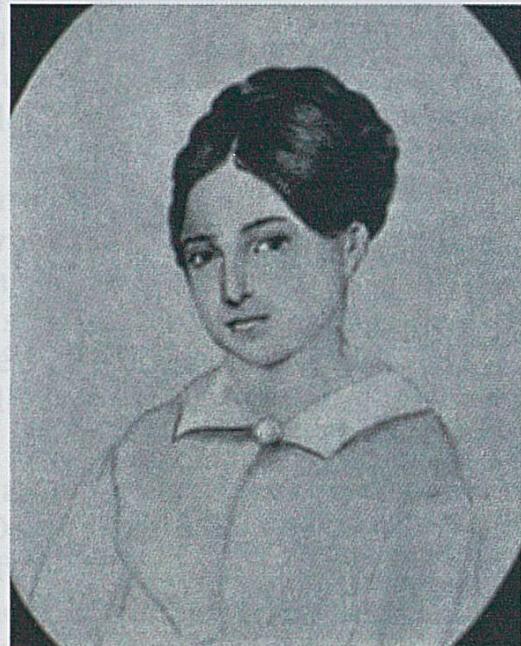
Victor Hugo par Louis Boulanger,
Musée Victor Hugo (1834).

moitié d'une fidélité de chienne de gisant, supportant tout, les tromperies, les trahisons et les perfidies de son amant, buvant la coupe des inconstances jusqu'à la lie, se plaignant sans cesse et pardonnant toujours les frasques de son «Toto».

Juliette est elle-même un personnage tragique. Née Julienne Gauvain en 1806, cette petite Bretonne n'a connu ni père, ni mère. Elle a échoué à Paris, chez une tante et un oncle Drouet, qui vivent chichement d'une maigre rente militaire. Comme le couple habite à proximité d'un couvent de bernardines-bénédictines, l'avenir de la fillette paraît tout tracé: elle finira nonne. Heureusement, une naissance chez la tante Françoise va provoquer un certain détachement chez les parents adoptifs et leur pupille. De plus, le nouveau-né suscite chez l'oncle un brin d'indulgence: Julienne ne deviendra pas religieuse contre son gré. Adolescente donc, intelligente et sensible, elle exerce toute sorte de petits métiers afin de se payer des leçons de peinture chez le «Raphaël des fleurs», Pierre-Joseph Redouté. Non contente de ses progrès en peinture, elle s'inscrit aux cours de sculpture de Jämes Pradier, où non seulement elle manie habilement le ciseau, mais où elle pose nue, car se dénuder paie! Et la pose finit souvent en pause, au point que Julienne accouche d'une fille, Claire Pradier, en 1826. Elle a tout juste vingt ans. C'est précisément à cette époque que Julienne devient Juliette Drouet et qu'en plus de la peinture et de la sculpture, elle apprend la diction qui la conduit au théâtre de la Porte Saint-Martin. Elle y rencontre le jeune auteur de *Lucrèce Borgia*, après avoir connu bien d'autres amants: A. Karr, A. Demidoff, l'époux de Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte, etc. Juliette



Juliette Drouet en 1832 par Léon Noël.



Léopoldine, dessin d'Adèle, sa maman.

interprète le rôle de la princesse Négroni. Victor assiste aux répétitions : c'est le coup de foudre. On connaît la suite.

Sur les plans littéraire et, partant, économique, la décennie de 1830 à 1840 est remarquable. Victor a remporté la bataille d'*Hernani* et s'est imposé au théâtre.

Il a enrichi le domaine de la poésie française et jeté les ébauches de ses futurs romans. Il gagne beaucoup d'argent, ce qui arrange bien tout le monde. Mais voici que les choses se gâtent brutalement. Certes, le poète est reçu à l'Académie française, en janvier 1841, après trois échecs ! Il occupe le siège de Népomucène Lemercier. Mais il fait buisson creux avec *Les Burgraves*, en 1843. Pis que tout cela : les Hugo enterrent leur fille aînée, Léopoldine Vacquerie, la chère Didine de Victor. Faut-il rappeler les circonstances atroces de cette disparition ?

Le 15 février 1843, Léopoldine a 19 ans et elle épouse Charles Vacquerie. C'est un Havrais. Les Vacquerie ont fait fortune dans le commerce de l'armement et de la pêche. Le départ de Didine cause un indissociable chagrin à toute sa famille. Victor est particulièrement affecté. Il écrit à Juliette : « Ma tristesse est celle du rosier au moment où la main d'un passant cueille la rose ». Le jour des noces, il se fend d'un poème pour sa fille :

*Rayonne, mon enfant : tu es dans l'âge,
Aime celui qui t'aime et sois heureuse en lui...
Va mon enfant bénie d'une famille à l'autre.
Adieu ! – Sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre.*

Léopoldine est naturellement heureuse. Pourtant, et c'est bien dans la nature des membres de cette famille, le bonheur n'est jamais total. Il est teinté d'inquiétude. Didine écrit à sa mère : « De temps en temps, je me surprends à avoir peur de mon bonheur même. Il me semble que cela est trop doux pour durer longtemps. » Effectivement, ce bonheur ne dure pas.

Au début de septembre de la même année, Victor et Juliette font leur « voyage de noces annuel ». Ils viennent de franchir les Pyrénées. Cependant, ni l'un ni l'autre n'éprouvent de plaisir. Au-dessus d'eux plane comme une inquiétude inexplicable, comme le pressentiment d'un malheur. Ils reviennent en France et s'arrêtent à Rochefort pour attendre la diligence de La Rochelle. Au café de l'Europe, où ils boivent une bière en lisant le journal, Victor tombe tout à coup sur un article du *Siècle*, article repris in extenso du *Journal du Havre* : « Un affreux événement qui va porter le deuil... » C'est ici que Victor et Juliette apprennent la tragédie de Villequier. Léopoldine et son mari, l'oncle Charles Vacquerie et son jeune fils Artus se sont noyés dans la Seine, lors d'une promenade en bateau.

*Dieu n'est pas bon et juste : le malheur s'est jeté sur moi
brusque et terrible, ainsi que l'ennemi sur la brèche d'un
mur.*

Ô Dieu, je vous accuse...

Trois ans plus tard, la mort frappe à nouveau. Le 21 juin 1846 meurt Claire Pradier, la fille de Juliette. Elle a vingt ans.

*Douce Claire, aux yeux noirs avec des cheveux blonds,
Voilà que tu n'es plus ayant à peine été!*

Les nuages s'accumulent sur les Hugo. Certes, Victor continue à écrire, mais il ne publie plus. Cherche-t-il refuge dans la politique ? Peut-être. Il s'y plonge pour n'en retirer finalement qu'ennuis. En effet, la Deuxième République le voit député, pressenti par Lamartine pour un portefeuille ministériel, celui de l'éducation. Mais la politique est changeante et les politiciens versatiles. La victoire de Louis-Napoléon Bonaparte, Napoléon-le-Petit, jette Victor Hugo dans l'opposition et le coup d'Etat du 2 décembre 1851 dans l'exil volontaire. Pendant vingt ans, la famille Hugo vit successivement en Belgique, puis à Jersey, enfin à Guernesey. De la maison d'exil de Jersey, Marine Terrace, il ne reste rien. De la maison de Guernesey, Hauteville House, il reste tout ! Une plaque apposée à droite de la porte d'entrée indique au visiteur que « Hauteville House, maison d'exil de Victor Hugo (1856-1870), a été offerte à la ville de Paris par Jeanne Hugo et les enfants de Georges Hugo en 1927 ».

Il faut visiter cette maison. Il faut y respirer l'atmosphère psychologique de ses derniers habitants. Car ils y vivent tous : l'auteur, bien sûr, et son épouse : leurs garçons : Charles et François-Victor, les bonnes : Constance et Marguerite, et puis Juliette, imposée à la famille par le maître. C'est une maison mystérieuse, angoissante, tout imprégnée de la méfiance du chef, révélatrice de son narcissisme. Il faut y observer le jeu des miroirs, fixés à chaque étage, en des endroits précis, qui permettaient au patriarche de surveiller sa maisonnée de son atelier de verre coiffant la cage d'escalier. Ne nous y attardons pas plus, car ce n'est pas notre propos et peut-être y deviendrions-nous neurasthéniques. Car c'est d'ici que Charles, Victor et Adèle conversaient avec les morts par le canal des tables mouvantes, et avec Léopoldine d'abord. Rappelons-nous le début des *Contemplations* :

*Je reçois des conseils du lierre et du bleuet.
L'être mystérieux, que vous croyez muet,
Sur moi se penche et vient avec ma plume écrire...
Je cause
Avec toutes les voix de la métapsychose.*

— Une maison de fou ! disait un visiteur sortant des lieux, alors que l'auteur de ces lignes y entrait.

Une maison folle, en tout cas. Après l'avoir achetée, le grand exilé et ses fils ont écumé les boutiques d'antiquaires et de brocanteurs. Ils y ont raflé tous les coffres en bois sculptés ayant, dit-on, appartenu à des corsaires. Ils les ont démontés, disloqués, désarticulés. Victor s'est mué en architecte, décorateur, sculpteur, ébéniste et peintre. Il a revêtu les murs d'Hauteville House de panneaux de bois, transformé certaines pièces en cavernes d'Ali Baba. Bref, l'inconnu de «la maison de fou» ne s'y trompait guère.

En 1859, l'autorité française publie un décret d'amnistie à l'attention des exilés. A partir de ce moment-là, les membres de la famille Hugo, qui n'avaient cessé de voyager de Guernesey en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Autriche et en Suisse, reviennent périodiquement en France, sauf le père. C'est un retour délicat, car ils se savent discrètement, mais sûrement surveillés par la police de Napoléon III. Charles, en particulier, fait l'objet d'un flicage constant, attendu qu'il collabore activement, en sa qualité de journaliste, au *Rappel*, tout en menant carrière d'auteur de théâtre et de romancier. En 1865, il épouse Alice Lehane et s'installe à Bruxelles. C'est dans cette ville que naît, le 31 mars 1867, le premier petit-fils de Victor. Ouf ! Le grand-père a 65 ans. Il adore le bébé, ce premier Hugo de la quatrième génération. Ecouteons le grand-père s'exprimer dans *Choses vues*.

3 avril 1867 : Nous avons bu à la santé du nouveau-né.

31 mars 1868 : Aujourd'hui Georges a un an

Le 14 avril, deux semaines plus tard, le petit Georges meurt d'une méningite foudroyante !

*21 juillet 1868 : Il n'y a pas de fête pour moi cette année.
Ma fête sera le retour de mon Georges.*

16 août : Aujourd'hui, petit Georges est revenu. A quatre heures cinq de l'après midi. Alice l'a remis au monde.

Quelle fête et quel soulagement. La famille entière se retrouve à Bruxelles.

25 août : Petit Georges vient très bien. Il tète maintenant les deux seins. Aujourd'hui, vers trois heures de l'après-midi, ma femme a été atteinte d'une attaque d'apoplexie.

27 août : Morte ce matin à six heures et demie.

Je lui ai fermé les yeux, Hélas !

Dieu recevra cette douce et grande âme. Je la lui rends.

Qu'elle soit bénie !

*Depuis la mort de ma fille, le 4 septembre 1843, je ne
cachète plus mes lettres que de noir.*

*28 août : Nous partirons ce soir avec Elle pour Quiévrain,
par le train de 7 h 12m; puis elle continuera vers
Villequier.*

On enterrer donc Adèle Hugo à côté de sa fille Léopoldine. Victor a accompagné le cercueil jusqu'à la frontière française, disant à voir partir le train : «C'est ainsi que je rentrera en France !» Puis il rejoint Bruxelles.

Cependant, les événements ne se dérouleront pas comme il les avait prévus. En effet, la France de Napoléon III s'est engagée dans une guerre contre l'Allemagne, guerre catastrophique qui conduit à la chute du second Empire, d'où naît la Troisième République. Dès le début septembre 1870, rappelé par ses amis, V. Hugo rentre dans son pays, après avoir eu la chance de voir naître une petite-fille, Jeanne !

Elle est toute petite, elle est surnaturelle.

O suprême beauté de l'enfant innocent !

*Moi je pense, elle rêve ; et sur son front descend
Un entrelacement de visions sereines...*

Pourtant, la mort frappe à nouveau. Charles, le journaliste, qui a accompagné le nouveau gouvernement républicain en exil à Bordeaux, meurt brutalement d'une maladie pulmonaire foudroyante, en 1871, et François-Victor, deux ans plus tard, suit son frère dans la tombe, victime d'une tuberculose rénale.

Ainsi, en 1873, lorsque l'aîné des Goncourt passe en revue la dynastie Hugo, cette «famille tragique», l'auteur de *Notre-Dame de Paris* a enterré sa «chère maman», sa fille bien-aimée, Didine, la fille de sa maîtresse, Claire, son premier petit-fils, son épouse, son fils Charles. Ils sont morts brusquement, jeunes, violemment, de façon imprévisible. Il ne lui reste qu'un mourant, François-Victor et une fille Adèle II, la folle de Saint-Mandé. Heureusement, au milieu de ses malheurs, il trouve quelque réconfort chez sa belle-fille et ses petits-enfants. Elle s'est remariée avec un journaliste, Lockroy, que l'écrivain appréciait. Dans cette nouvelle famille, l'auteur de *L'Homme qui rit* aime plaisanter avec petit Georges et avec Jeanne.

Juliette meurt en 1883. Son amant a 81 ans. A l'occasion de leur séparation, il rédige un pré-testament. «Je donne 50000 francs aux pauvres. Je désire être porté au cimetière dans un corbillard. Je refuse l'oraison de toutes les églises : je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu.»

Deux ans plus tard, le moribond n'a pas encore rendu son dernier soupir que catholiques et anticléricaux s'arrachent sa dépouille. A l'archevêque de Paris qui a offert ses services, les Lockroy opposent un refus catégorique et la France, quelques années avant l'Affaire Dreyfus, se partage en deux camps. Le 22 mai 1885, Victor Hugo meurt à 13 h 27. Le 1^{er} juin ont lieu les funérailles nationales et l'entrée au Panthéon, après que le corps du génial écrivain a été exposé sous l'Arc de Triomphe, pour permettre aux Parisiens de lui rendre un dernier hommage.

Détail croustillant ! Les prostituées, qui avaient toujours été considérées avec beaucoup d'indulgence et de compréhension par l'auteur des *Misérables*, rappelons-nous Fantine, ont décidé de marquer leur reconnaissance par un geste de grande sympathie. Elles offrirent donc, cette nuit-là, leurs services gratuitement. Paris fut alors le théâtre de la plus grande partouze qui ait jamais eu lieu en ses murs : toutes les maisons closes, tous les buissons de tous les parcs et tous les fourrés du bois de Boulogne en ont frémi jusqu'à l'aube.

Ajoutons, pour clore, que Jeanne épousera Léon Daudet, dont elle divorcera en 1905 et que Georges mourra en 1925 déjà, âgé de 52 ans, laissant deux enfants. Depuis cette date, le nom des Hugo a sombré dans l'anonymat et dans l'oubli. Seul Victor émergeait et émerge encore, terriblement, adulé et honni à la fois.

Il nous reste maintenant à répondre à la question du titre : «Les Hugo, une famille tragique ?»

Et d'abord, qu'est-ce que le tragique ?

La notion de tragique a naturellement évolué de Platon et d'Aristote à Paul Ricoeur, en passant par Schopenhauer et Nietzsche, des Antigonides et des Atrides à André Comte-Sponville. Pour ce dernier philosophe, le tragique est cette «incapacité où nous sommes de trouver, intellectuellement, une solution pleinement satisfaisante au problème que constitue, au moins, à nos yeux, notre existence. C'est pourquoi la mort est tragique.»

Les Grecs avaient une façon plus simple d'envisager ce sentiment qui inspire une émotion «effrayante et funeste». Ils l'abordaient de façon anecdotique. Imaginons, disaient-ils, un sculpteur en train de tailler dans la pierre une statue d'homme en grandeur nature. Il a quasi achevé son ouvrage quand, maladroitement, il donne un coup de ciseau qui déséquilibre son œuvre. La statue se met à osciller dangereusement. Une lutte s'engage entre l'auteur qui tente d'immobiliser son œuvre et la statue instable qui finit, après un corps-à-corps naturellement inégal, par écraser l'homme. L'événement est dramatique, car il ne contient aucun élément qui échappe à l'entendement. Il y a maladresse, il y a lutte [le mot drame trouve son étymologie dans un verbe grec qui signifie lutter à la course, lors des jeux olympiques, par exemple] et issue fatale, sans mystère. Suivons maintenant un citoyen athénien. Il se rend, comme à

l'accoutumée, à l'agora, pour participer à l'exercice quotidien de la démocratie. Rien n'augure quelque événement grave. Soudain, alors que l'homme passe devant une statue, celle-ci se met à vaciller de façon alarmante. L'homme lutte pour la stabiliser, mais il finit écrasé par le poids du colosse de pierre. Pourquoi ? Pour quelle raison ? Que signifie cette coïncidence entre le passage de l'homme, à ce moment-là précisément et le déséquilibre du monument ? Rien. Aucun signe. Voici qui ne satisfait plus notre capacité à expliquer la « tragédie ». Alors naît la frustration, comblée par la rumeur. On découvre que l'homme, quelques années auparavant, avait insulté Zeus et que « justement » la statue mortifière était celle du maître des dieux. Voilà qui commence à satisfaire momentanément, la réflexion. Cependant, l'événement conserve son caractère insaisissable et n'apaise que partiellement la raison.

Venons-en aux Hugo et à leurs morts imprévisibles, souvent violentes, entourées de circonstances incompréhensibles. Rappelons-nous la folie d'Eugène, la folie d'Adèle, les morts brutales de Charles, de François-Victor et du petit Georges. Et le recours aux tables mouvantes pour converser avec Léopoldine et les morts. Etrange, non ? Si nous disons de cette famille qu'elle n'a pas été épargnée par le mauvais sort, qu'elle a été frappée par la fatalité, nous entrons alors dans la logique du *fatum*, du « décret prononcé par les dieux » ou par Dieu. Nous évoquons des interventions qui échappent à l'entendement et nous rejoignons la définition de Comte-Sponville. Si, pour tenter de satisfaire notre désir de soumettre à la raison ces morts successives et brutales, nous recourons au caractère républicain et laïc des acteurs ou des victimes, à leur refus de collaborer avec l'Eglise et l'officialité religieuse (Victor fait mentir M^{gr} Myriel, mensonge légitime, mais mensonge épiscopal à restituer dans son époque), nous donnons des armes aux communs des mortels, des armes semblables au « Dieu te punira ! » Nous voici quasiment autorisé à considérer la famille Hugo comme l'avait perçue Edmond de Goncourt : *Une Famille tragique*.

Jean Michel (Porrentruy) est retraité.

NOTES

¹ a) Ce passage appelle quelques remarques qui montrent à l'envi combien le *Journal des Goncourt*, riche d'indiscrétions, doit être lu avec circonspection. On parle généralement du *Journal des Goncourt*. Cependant, en 1873, il n'y a plus qu'Edmond. Jules est mort, fou, en 1870. Son frère lui a survécu jusqu'en 1896.

b) Cette « seconde fille enlevée par un Américain » est Adèle, dite Adèle II, pour la distinguer de sa mère. C'est l'« Adèle H. » du film de Truffaut (1975 interprétée par Isabelle Adjani).

Elle n'a pas été enlevée. En 1854, alors que la famille Hugo vit exilée à Jersey, Adèle a fait la connaissance du lieutenant A. Pinson, dont elle tombe «follement» amoureuse, persuadée de la réciprocité. Elle suivra donc son officier partout, dans tous ses déplacements, à Malte, au Canada, à la Barbade, se faisant passer pour sa femme. C'est là qu'il faudra aller la chercher, en 1875, pour la ramener dans un établissement psychiatrique de Saint-Mandé. Elle y mourra en 1915. «Ma pauvre fille Adèle est plus morte que les morts, hélas!»

c) «Cette madame Hugo adultère...» L'expression paraît exagérée. Certes, Adèle a fauté, comme on disait, mais on peut se demander si Ch.-Aug. Sainte-Beuve n'a pas été un refuge plus qu'un amant. Nous y reviendrons.

d) «... cette Pompadour poursuivant de ses baisers le fils mourant». François-Victor est effectivement mourant. Il rendra l'âme quelques semaines plus tard. Mais il n'a jamais été l'amant de Juliette. Le même temps aurait manqué à cette dernière d'aimer quelqu'un d'autre que son Toto. De 1834 à 1883, ne se sont-ils pas écrit plus de 17000 lettres?

e) Enfin, le roman *Une Famille tragique* n'a pas été écrit par François-Victor, le mourant, mais par Charles, le fils aîné, mort il y a deux ans déjà, en 1871.

² *Le Romancero* est un ensemble de poèmes épiques espagnols, anonymes, qui ont pour objet les luttes guerrières et les épisodes de la reconquête de l'Espagne sur les Maures.

OUVRAGES CONSULTÉS

Jos. Bédier et P. Hazard: *Littérature française*, tome second.

Dictionnaire des littératures de langue française XIX^e siècle.

J.-P. de Beaumarchais D. Couty: *Dictionnaire des grandes œuvres de la littérature*.

H. Troyat: *Juliette Drouet*.

G. Dormann: *Le Roman de Sophie Trébuchet*.

R. Dutriez: *Essai sociologique militaire: le Général Hugo, Madame et leurs enfants*, in *Mémoires de la Société jurassienne d'Emulation du Doubs*, N° 28, 1986.

Victor Hugo: *Choses vues 1849-1885*, Souvenirs journaux, cahiers, éd. présentée, établie et annotée par H. Juin, Gallimard 1972.

Il fallait partir alors, et par un matin froid, et une triste, ouï, voilà, mais qu'avait-il donc de gloire à ce qu'il devait faire, de se faire égards pour échapper des soins étrangères; et même, il devait faire à son nom, n'ayant cependant pas l'audace de se faire appeler à son nom, et au mérite d'eux, avec son peu de foi et ses gestes de vaillance, et abus. Une espèce d'audace pathétique pour ne rien recouler, il avait dans le cœur lourd, et l'âme, l'esprit fait de petites choses étranges, et il allait son chemin, vaille que vaille, sans amis et sans témoins, et sans un des êtres de passage, des ferveurs que le diable lui-même n'aurait, une petite science de vivre qui ne lui valait que des bracs, et des épaules. Mais il allait tout de même, avec un acharnement méritoire.

Il revint un soir de Noël, et tout le monde avait de mesures restreintes et modestes, et à peine une raison de pauprét, une nature incertaine, l'accueilleraient. Il n'était trop peu pour son orgueil, et trop pour son inquiétude, son humilité d'honneur dément de tout et qui regardait la montagne, au matin revêtu, par de tels regards, par des élans de

